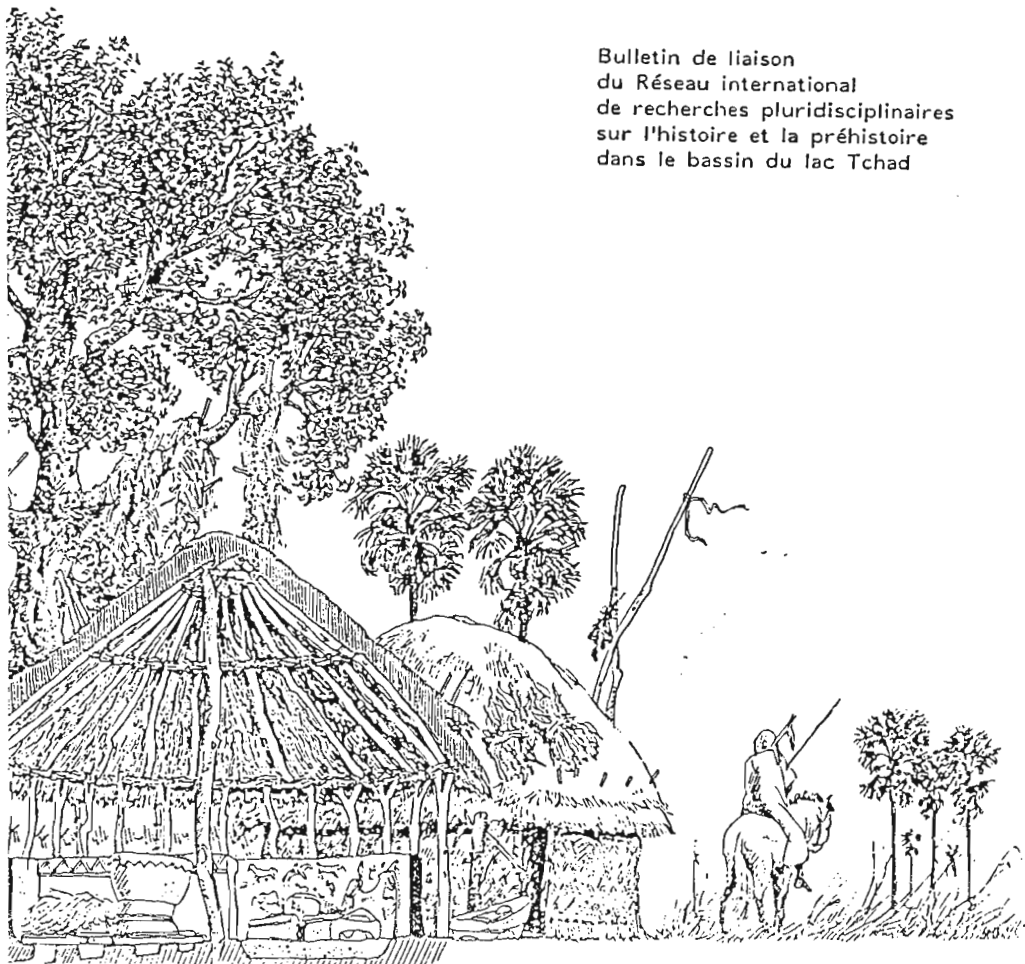


MEGA - TCHAD

89/1

Bulletin de liaison
du Réseau international
de recherches pluridisciplinaires
sur l'histoire et la préhistoire
dans le bassin du lac Tchad



MEGA-TCHAD n° 89-1

Année 1989

Coordination :

Catherine BAROIN (CNRS)

Pierre NOUGAYROL (CNRS)

CNRS

Laboratoire de Langues et Civilisations à Tradition Orale (LACITO)

Département Langues et Parole en Afrique Centrale

44 rue de l'Amiral Mouchez - 75014 PARIS (France)

ORSTOM

Laboratoire d'Archéologie Tropicale et d'Anthropologie Historique (LATAH)

Institut Français de Recherche

pour le Développement en Coopération

70-74, route d'Aulnay - 93140 BONDY (France)

Adresser toute correspondance à :

P. NOUGAYROL / MEGA-TCHAD

LACITO du CNRS

44 rue de l'Amiral Mouchez

75014 PARIS (France)

Ce numéro a été réalisé en micro-édition sur Macintosh avec le logiciel Word.

Conception, composition, mise en page : Anne BEHAGHEL, Lacito - CNRS, Paris

MEGA-TCHAD

Bulletin de liaison
du Réseau International de recherches pluridisciplinaires
sur l'histoire et la préhistoire
dans le bassin du lac Tchad

.....
CNRS-LACITO / ORSTOM-LATAH
.....

1989

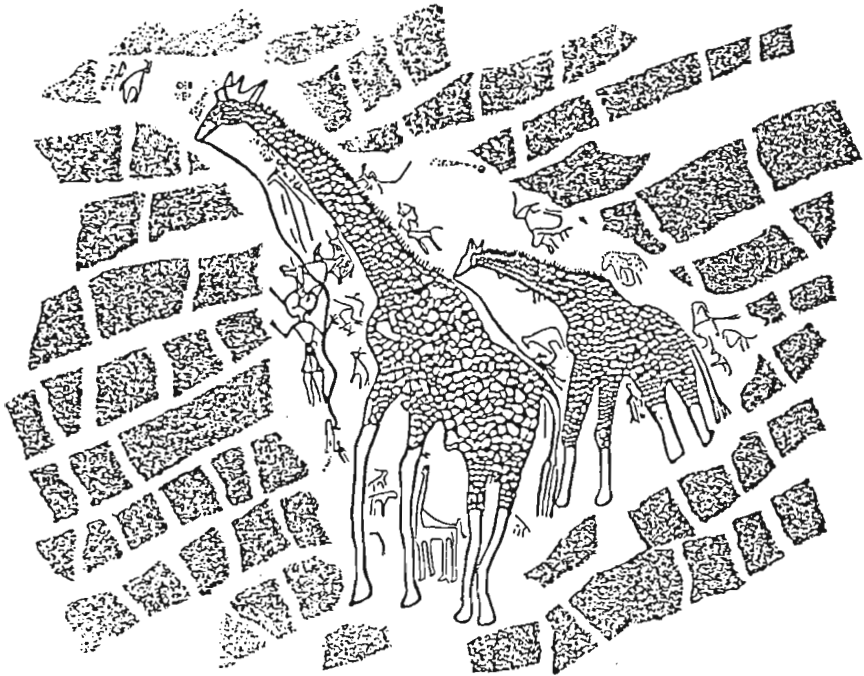
Conversion : Case munjuk de la région de Guirvidig, Cameroun (dessin de Ch. SEIGNOBOS)

Annonces

SEMINAIRE DU RESEAU INTERNATIONAL PLURIDISCIPLINAIRE MEGA-TCHAD
SEMINAR OF THE INTERNATIONAL AND MULTIDISCIPLINARY NETWORK MEGA-CHAD

BONDY, ORSTOM, 11-12 SEPT. 1989

DATATION ET CHRONOLOGIE DANS LE BASSIN DU LAC TCHAD



DATING AND CHRONOLOGY IN THE LAKE CHAD BASIN

ORGANIZERS/ORGANISATEURS: Daniel BARRETEAU - Charlotte Von GRAFFENRIED
Laboratoire d'Archéologie Tropicale et d'Anthropologie Historique
ORSTOM - 70-74 route d'Aulnay - 93140 Bondy - France
LATAH

(voir programme au verso)

Datation et chronologie dans le bassin du lac Tchad
(11-12 septembre 1989)

"Programme provisoire"

Lundi 11 septembre

9-10h : *Inscription et accueil des participants*

10-10h40 : *Ouverture* (intervenants prévus : A. Marliac, D. Barreteau et Ch. von Graffenried, L.M. Diop-Maes)

11-13h : *Histoire du milieu naturel* (intervenants prévus : J. Hurault, G.G.R. Thambyahpillay, J. Maley et Ch. Seignobos)

14h30-16h30 : *Archéologie* (intervenants prévus : A. Muzzolini, A. Holl, Tchago Bouimon, E. Zangato)

17-18h : *Biologie et histoire* (intervenants prévus : A. Froment)

Mardi 12 septembre

9-13h : *Histoire et tradition orale*

9-11h : *Mise en place des populations* (intervenants prévus : J.P. Mzgnant, Passang Madi Tezere, G. Muller Kosack, J. Van Santen)

11h30-13h : *Chronologie* (intervenants prévus : H. Forkl, A. Podlewski)

14h30-16h : *Linguistique historique* (intervenants prévus : D. Barreteau et H. Jungrathmayr, D. Ibrizimov, Bamidele Rotimi Badejo)

16h30-18h : *Discussion générale.*

Films sur les Toubou (Teda-Daza)
le mercredi 18 octobre 1989, à partir de 10 h
à l'I.R.E.S.C.O.,
59-61 rue Pouchet 75017 Paris
organisé par C. Baroin
et par le groupe "Images et Sociétés" de l'IRESO

pour tous renseignements sur le programme de la journée,
s'adresser à

C. Baroin
Le Clos St Vigor 1-319
78220 Viroflay

Conférence **en l'honneur du Professeur Thurstan Shaw**, à l'occasion de son 75ème anniversaire.

Ibadan (Nigéria), 19-23 novembre 1989

Le thème central de la Conférence sera "Cinquante ans d'archéologie en Afrique, principalement en Afrique occidentale". Une attention particulière sera portée à l'état de la discipline et à son avenir dans le cadre de la gestion des ressources culturelles et du développement de la société . . .

Pour plus d'informations, s'adresser à :

Department of Archaeology and Anthropology
University of Ibadan
Ibadan, NIGERIA

Archives musicales

Comme on sait, les traditions musicales, qui restent très vivantes au Tchad, sont d'une diversité et d'une richesse remarquables. A la Radio Nationale du Tchad (R.N.T.), on souhaite leur faire une place importante dans les programmes. Dans cette perspective, les documentalistes responsables de la Polythèque, qui comprend discothèque, bandothèque et bibliothèque, ont demandé au Ministère français de la Coopération l'assistance d'un spécialiste des musiques traditionnelles africaines car ils se sont rendu compte que ces musiques ne peuvent être archivées suivant les mêmes normes que des oeuvres modernes, datées, éventuellement écrites et publiées sous un nom d'auteur.

Ma mission de décembre 1988 à janvier 1989 (qui faisait suite à une courte mission exploratoire effectuée en 1987) a permis la mise en place d'un système d'archivage adéquat qui se révèle d'autant plus nécessaire que l'on prévoit la prochaine mise en oeuvre d'un vaste projet de collecte et d'enquête ethnomusicologique dans les différentes préfectures du Tchad. La R.N.T. est au centre de ce projet auquel s'associent le Ministère de la Culture (pour le Musée national) et celui de l'Education Nationale (pour la Faculté des Lettres de Ndjaména). Une mission de formation à l'ethnomusicologie est prévue pour l'année universitaire 1989-1990.

La conception d'un tel projet concerté entre les différentes institutions intéressées à la constitution d'archives sonores nationales et à leur mise à disposition pour le public local, les chercheurs, les réalisateurs, les étudiants, me semble extrêmement intéressante et constitue un moyen efficace de sauvegarde et de valorisation du patrimoine culturel.

Je saisis cette occasion pour signaler que la plus grande partie de la documentation a été détruite par l'incendie en 1980. Si les chercheurs qui ont publié sur le Tchad ou les régions voisines veulent envoyer leurs travaux (ou des photocopies s'il s'agit d'articles), ils peuvent les adresser à :

Monsieur Maclaou Ndildoum
 Directeur de la Polythèque
 Radio Nationale du Tchad (RNT)
 BP 892 Ndjaména TCHAD

Ils rendront service aux Tchadiens qui sont terriblement démunis de matériel pour travailler.

Monique BRANDILY
 ER 165 du CNRS
 "Etudes d'Ethnomusicologie"

Les Légumineuses alimentaires du Cameroun. Premiers résultats et hypothèse

Rémy PASQUET

Dans le nord du Cameroun sont cultivées et consommées les espèces suivantes : l'arachide, le niébé *Vigna unguiculata* et le pois de terre ou voandzou *Vigna subterranea*. Au sud de l'Adamaoua, il faut ajouter à cette liste *Sphenostylis stenocarpa*, le pois d'Angole *Cajanus cajan*, le haricot commun *Phaseolus vulgaris* et le haricot de Lima *Phaseolus lunatus*.

L'arachide et les trois dernières espèces sont américaines ou asiatiques¹. Leur introduction dans la région est plus ou moins récente et les voies empruntées peuvent être en partie retrouvées².

Les autres espèces, appartenant aux genres *Vigna* et *Sphenostylis*, sont au contraire africaines³. Les taxons spontanés proches des taxons cultivés sont présents en Afrique, en particulier au Cameroun⁴. Les processus de domestication se sont effectués sur le continent africain. Pour le niébé (et le *Sphenostylis*), cela se traduit par la suppression de la déhiscence des gousses et l'augmentation de la taille des graines, pour le voandzou par le passage du port rampant à un port plus ou moins ramassé et une augmentation de la taille des graines.

L'histoire des espèces introduites se confond avec celle de leurs continents respectifs, et leur diffusion en Afrique est étroitement corrélée à l'établissement des voies commerciales⁵. Avec les espèces africaines, il est possible d'appréhender les processus de domestication, où, quand, comment, et surtout les voies de diffusion, à l'échelle du continent et sur une profondeur de temps beaucoup plus grande.

Le niébé présente au Cameroun une très grande variabilité morphologique,

¹ Le pois d'Angole est asiatique, l'arachide et les *Phaseolus* américains.

² L'introduction de *Phaseolus lunatus* en pays bassa par exemple est antérieure aux années 1910 (introduction des niébés photo-indépendants datée par la construction du chemin de fer) mais postérieure aux dernières avancées bétu (contrairement au voandzou, autre plante bassa mais plus ancienne, qui est encore cultivé dans l'ouest de la zone bétu, la limite de la culture de *P. lunatus* correspond exactement à la limite actuelle du pays bassa). Sa diffusion s'est donc effectuée au cours du XIX^e siècle, et plutôt dans sa deuxième moitié, à partir des pays douala (Balondo, etc.).

³ Il faut signaler aussi *Macrotyloma geocarpum*, la noix de Kersting, non cultivé en Afrique centrale (mais aux Burkina, Ghana, Togo...) mais dont les types spontanés se rencontrent au Cameroun et en Centrafrique.

⁴ Les formes spontanées de *Vigna subterranea* se rencontrent dans l'est du Nigéria, le nord du Cameroun et la Centrafrique, les formes sauvages de *Vigna unguiculata* dans toute l'Afrique de l'est, de l'Ethiopie à l'Afrique du sud. Dans les savanes de l'Afrique de l'ouest on trouve couramment une forme plus proche des types cultivés et qui ne présente pas de variabilité biochimique.

⁵ Ainsi l'arachide dans le nord-Cameroun, venue par le couloir caravanier soudano-sahélien est-elle beaucoup plus ancienne que les *Phaseolus* venus par la côte ou l'axe Niger-basse Bénoué.

plus de deux cent cultivars dont identifiables par des critères de gousse et de graine¹. Chacun de ces cultivars peut être caractérisé par un usage², un type d'insertion dans l'agrosystème³, et surtout une distribution géographique précise, répartition qui obéit à des contraintes d'ordre écologique, mais qui est le plus souvent déterminée par des facteurs humains.

Le voandzou montre, toujours au Cameroun, une faible variabilité morphologique, une trentaine de colorations différentes des graines, qui n'ont pas vraiment de répartition géographique précise. Mais on observe, contrairement au niébé où elle est nulle, une remarquable variabilité biochimique, décelable par les techniques électrophorétiques.

Or la diversification morphologique des espèces cultivées est un phénomène évolutif rapide. La diversité biochimique, suivant les marqueurs utilisés, s'acquiert beaucoup plus lentement. Ceci montre l'ancienneté du voandzou dans la zone du bassin du lac Tchad.

Ceci permet de formuler les hypothèses suivantes :

- le niébé trouve certainement son origine vers l'Ethiopie, qui pourrait être son centre de domestication. Il arrive en Afrique centrale peu ou pas domestiqué⁴, et dans cette zone évolue et se diversifie (centre de diversité) : types *campestris* photosensibles à graine à tégument lisse et types textiles à longs pédoncules floraux. Dans un second temps les types *melanophthalmus* photosensibles à graines à tégument fin et ridé, venus de l'extérieur, occupent l'ensemble de la plaine, ne laissant des types *campestris* que dans le Bauchi, les Mandara et sans doute le Guéra. Plus récemment, les types photo-indépendants venant du sud du continent investissent les zones à deux cycles de culture.

- le voandzou présente une situation similaire mais décalée en latitude. Le bassin du lac Tchad est le centre de domestication le plus probable et la zone de la boucle du Niger le centre de diversité⁵. Comme pour le niébé, un groupe de cultivars venant du sud du continent vient occuper la zone au sud

¹ Les niébés cultivés se divisent en 6 grands types :

Oleraceus photo-indépendant, possédant souvent des colorations de graines qui lui sont particulières.; *campestris* photosensible, qui fleurit quand la longueur du jour descend en-dessous d'un certain seuil, ce qui synchronise la fructification avec la fin de la saison des pluies; à graines à tégument lisse; *melanophthalmus* photosensible à graines à tégument fin et ridé.; *textilis* photosensible dont les pédoncules floraux très longs (jusqu'à un mètre alors que ceux des autres types dépassent rarement 30 cm) sont utilisés pour produire des fibres dont on fait de fines cordelettes; *biflorus* à port érigé, asiatique et surtout cultivé pour ses feuilles; *sesquipedalis* asiatique, à gousses très longues consommées vertes.

² On trouve ainsi des niébés textiles, mais aussi des niébés "sexuels" qui servent d'excipient de préparations aphrodisiaques.

³ Par exemple l'utilisation combinée de types érigés précoces et de types rampants tardifs chez les Mousseys, la rotation niébé-petit mil sorgho sans niébé chez les Mafa.

⁴ Suivant que l'on considère les niébés spontanés d'Afrique de l'Ouest comme des échappés de culture retournés à un phénotype sauvage (les types domestiqués sont venus d'Ethiopie) ou comme des formes sauvages commensales véhiculées par l'homme depuis la zone éthiopienne (qui seront réellement domestiquées en Afrique centrale).

⁵ La situation est identique pour *Macrotyloma geocarpum*, qui ne serait plus cultivée dans son centre de domestication.

de l'Adamaoua à partir de la côte ou de l'axe Niger-basse Bénoué.

A côté de ces données morphologiques et biochimiques, les informations apportées par la linguistique et l'ethnologie constituent un complément appréciable.

Si les noms des différentes variétés ne présentent pas un grand intérêt, il s'agit le plus souvent de qualificatifs de couleur, il n'en va pas de même pour les noms d'espèces. Dans le nord du Cameroun, on retrouve dans les langues tchadiques une racine unique et très diversifiée, qui est la même pour *niébé* et *voandzou/arachide*¹. Cela laisserait supposer une très ancienne analogie entre *niébé* et *voandzou*, comme celle que l'on retrouve maintenant entre l'*arachide* et le *voandzou*. Au contraire, les langues adamawa-oubanguiennes présentent plusieurs racines pour le *voandzou*, et une seule peu diversifiée pour le *niébé*. On pourrait en déduire que le *voandzou* est une plante adamawa-oubanguienne rencontrée sur place par les locuteurs des langues tchadiques, qui seraient, eux, venus avec le *niébé*.

Les quelques données ethnologiques que nous possédons vont aussi dans le même sens. Le *voandzou* figure dans des mythes (Mboum, certaines ethnies des Mandara), dans des rituels (certaines chefferies de l'Ouest et sans doute les Tikar et les Mboum) et des interdits les concerne. Rien de tel avec le *niébé*, sauf dans le cas du *niébé* textile, mais surtout dans la zone tchadique.

On a donc un faisceau de données montrant l'importance et l'ancienneté du *voandzou* dans le bassin du lac Tchad et renforçant le côté étranger du *niébé*, en tant que plante alimentaire. Le *niébé* textile par contre, semble bien faire partie du patrimoine des populations de cette zone.

Le *voandzou* serait plutôt une plante adamawa-oubanguienne et le *niébé* - et surtout le *niébé* textile - une plante tchadique. On pourrait aussi trouver une opposition entre les zones inondables, auxquelles se rattacherait le *niébé* textile, avant tout utilisé pour les filets de pêche, est les zones exondées, domaine du *voandzou*.

Pour aller plus loin et être plus précis, il nous manque un certain nombre de données :

- des données linguistiques : les mots (et leur étymologie éventuelle) *niébé* et *voandzou/arachide* dans les langues non parlées au Cameroun.

- des petits échantillons de graines (5 à 10 par variété suffisent amplement) bien référencés (village, latitude et longitude, ethnie, ancienneté et usage) de *niébé* et de *voandzou* provenant d'autres pays que le Cameroun, échantillons que nous pouvons alors positionner dans nos lignées évolutives.

- enfin, et y compris au Cameroun, des données ethnologiques (mythes, rituels, interdits, noms de lieu ou de groupe humain mentionnant l'une des espèces qui nous intéressent), même bibliographiques.

¹ Le terme employé pour "arachide" est très souvent dérivé de celui employé pour "voandzou". Par exemple chez les Daba, *wunden* désigne l'arachide et *wunden daba* le *voandzou*.

A la pêche aux films coloniaux

Evelyne Desbois, CNRS

Cette note à propos de quelques films d'archives, est juste une petite mise pour voir, voir si d'autres partenaires ont des cartes à abattre, tester si le réseau dans son ensemble, et quelle que soit la discipline des participants, peut tirer profit de la mise en place d'une information régulière sur les sources iconiques et les produits de recherche audiovisuels.

Pour commencer donc, un aperçu sur des documents filmiques anciens dans lesquels le Bassin du Tchad est présent à l'image. Je ne connais absolument pas l'ampleur et la richesse du gisement. Les fonds que j'ai pu explorer ne permettent pas l'accès direct à ces films : pas d'index de lieux ou d'ethnies, mais des classements par titres ou par rubriques qui font écran. Les films cités ci-après ne correspondent pas à un choix personnel ou à une sélection fondée sur de quelconques critères - qualité, exemplarité, thèmes traités -, ce sont simplement les seuls films que, pour le moment, j'ai pu visionner à l'occasion d'autres recherches menées sur les films documentaires conservés dans les Archives en France.

Les archives cinématographiques du Ministère de l'Agriculture et de la Forêt recèlent, au milieu de cinq cent titres, un court métrage sur l'Afrique centrale. Il figure dans le répertoire des films *Le cinéma agricole* (Paris, André Lesot éd., 1930), à la rubrique «Chasse et animaux divers», coïncé entre «La chasse à la baleine au sud de l'Australie» et «La chasse aux crocodiles», et traite de *La chasse à l'hippopotame* (A 35 193, 35 mm, n. & b., Editions Pathé, 6 mn).

Le résumé figurant dans le répertoire ne fournit ni date (on sait seulement que le film est antérieur à 1930), ni lieu de tournage, mais il présente les caractéristiques de l'animal et énumère les éléments du film :

•Hippopotame (P.). Vue du mammifère ongulé (à sabots), antiodactyle (deux paires de doigts). Longueur : 4m50. Tour de taille : 4 m. Poids : 3 tonnes. Epaisseur de peau : 3 cm. Couche de graisse : 10 cm. Tête et mâchoires énormes; grandes incisives cylindriques. En Afrique centrale, la chasse par les indigènes. A l'affût. La poursuite sur le fleuve. Coup de feu. La mort. En remorque. Dépeçage. Chair et graisse, régal du nègre. Venie de la peau, des dents. Un nouveau-né.

Les cent-vingt mètres de pellicule montrent, en une douzaine de plans fixes, les différentes phases de l'opération. Tout d'abord, les chasseurs à l'affût : un Africain rampe dans la brousse avec de longues herbes fixées sur la tête en guise de couvre-chef, suivi d'un Européen (comme quoi il ne faut pas se fier aux résumés), lui aussi à quatre pattes, coiffé d'un chapeau de brousse et armé d'un fusil. Une fois l'animal abattu par balle, un Africain le rejoint au milieu du fleuve, monte sur son corps et pagaie pour le ramener sur le rivage. Un plan

large permet d'entrevoir la rive opposée, une berge abrupte de quelques mètres de hauteur, surmontée d'arbres dénudés. Deux autres assistants apportent des cordages alors que le chasseur blanc est armé cette fois d'une scie, et le dépeçage est entrepris. Après la dernière image, celle d'un bébé hippopotame, le carton de fin précise : «Les nègres utilisent la chair et la graisse de l'hippopotame, ils vendent sa peau et ses dents». Aucun plan ne permet d'apprécier réellement la largeur du fleuve et aucune vue d'habitation ou de village ne vient enrichir ce sujet strictement consacré aux aspects techniques de la capture de l'animal.

Le Tchad est évoqué, mais seulement par une courte séquence, dans un film d'actualité destiné au public rural, réalisé par le Ministère de l'Agriculture à partir des documents cinématographiques d'*Eclair-Journal*. Le magazine *Variétés* n° 20 (A 35 445, 35 mm, n. & b., 12 mn, 1931) présente avec le carton «A la gloire de la plus grande France. Visions coloniales», les reconstitutions architecturales de l'Exposition coloniale de Paris, au Bois de Vincennes, et retient pour l'Afrique les cases obus, motif retrouvé dans d'autres films, comme une vignette qui, sans le secours d'une légende, incarne le Tchad à elle seule.

Bien avant l'opération Manta, génératrice de nombreuses images sur le Tchad, l'armée française s'était déjà préoccupée de fixer quelques vues de ce territoire; elles sont conservées à l'ECPA (Etablissement cinématographique et photographique des armées, Fort d'Ivry 75998 Paris Armées). Tout d'abord *La garde de l'Empire. De l'Atlantique au Tchad* (FT 204, n. & b., 20 mn, 1941), reportage filmé de Maurice Noël qui réalise la même année *Les solitaires de la grande forêt* sur la vie quotidienne dans un poste militaire en Côte d'Ivoire. Partant d'une citation du général Charles Mangin, «Les morts gardent l'Empire», ce document passe en revue les troupes de l'A.O.F., s'attarde sur les monuments aux morts de l'armée noire à Bamako, puis propose les automitrailleuses de Madoua et le poste de Zinder, pour terminer ce panorama sur «les fidèles au Maréchal», par des vues de Nguigmi, du lac Tchad, des kadeï boudouma et des boeufs kouri.

Avec *Amitiés noires* de François Villiers (FT 275, n. & b., 19 mn, OFIC, 1945), nous quittons le Maréchal pour le Général et sa déclaration du 18 juin 1943 à la radio de Brazzaville, «capitale de la France combattante», point de départ pour le cinéaste d'un parcours sensible en Afrique, qui le mène au Gabon, visite d'un poste de brousse en compagnie d'un administrateur colonial, jusqu'au «désert sans sable du Tchad», en passant par les savanes des hauts-plateaux. Le commentaire lyrique lu par Jean Cocteau célèbre la beauté des paysages et se soucie peu de fournir des informations sur les lieux traversés. Le bouquet d'images réunit les cases obus mousgoum, des portraits de femmes avec labrets, des pêcheurs sur le Chari, des Kirdi des monts Mandara (avec le pic de Rumsiki), «une reine de Saba» (une femme sur un

chameau), des femmes kotoko, identifiables grâce à leurs robes brodées, des femmes daza ou kanembou revêtues de pagnes noirs, des musiciens et des danseurs maniant les poignards.

Quelques-unes de ces images, ou plutôt leurs soeurs jumelles, en noir et blanc ou en couleur, promues représentantes naturelles du Tchad, réapparaissent dans des documents plus récents, qu'il s'agisse des kadeï sur le lac Tchad accompagnant les images de la venue du Président Tombalbaye à Saint-Louis du Sénégal, siège du Conseil de la Communauté (SCA, 1959), ou des portraits de femmes mousgoum s'alliant au Chari, aux méharistes et au marché aux bestiaux de Fort-Lamy pour illustrer l'activité sociale militaire française en Afrique, *Afrique de toujours et d'aujourd'hui* (SCA 222 A, 37 mn, 1961).

Point d'images emblématiques dans notre dernier document édité par la fondation Maréchal Leclerc de Hauteclouque, *Leclerc, maréchal de France. Du Cameroun à Bertchesgaden. 1940-1945* (VHS, n. & b., 80 mn), tourné par les opérateurs de la 2ème DB. Ce montage retrace le périple de Leclerc depuis son débarquement à Douala le 25 août 1940. Nommé commandant militaire du Tchad en décembre 1940, il y organise l'expédition du Fezzan. Quelques séquences montrent la progression des troupes de Fort-Lamy à Faya, et de là vers les oasis de la Libye italienne : tanks dans le désert, survol du massif du Tibesti.

Ce butin est maigre. Tout au plus quelques centaines de mètres de pellicule si on les mettait bout à bout, et principalement des images de paysages, pauvres en informations¹. Malgré tout, leur rareté les rend précieuses. Les ayant trouvées sans les avoir cherchées, je ne doute pas qu'il en subsiste d'autres, en France et à l'étranger, peut-être, par exemple, aux archives de Coblenz. Mais c'est surtout dans les archives privées - difficilement repérables - qu'elles peuvent encore se cacher : films d'amateur tournés lors de voyages, de grands travaux ou de tournées, qui dorment dans des boîtes rouillées à la cave ou au grenier. Chacun, au cours de ses enquêtes, a pu être informé de l'existence de tels matériaux. La collecte de ces renseignements permettrait de mettre sur pied, non pas une cinémathèque, mais plus modestement un catalogue des archives cinématographiques - films ou séquences -, avec description de leur contenu et indication du lieu de conservation. Ces images, qui n'ont pas été prises pour les besoins de la recherche, ne répondent pas toujours à nos attentes, mais elles ont le mérite d'avoir été tournées sur le terrain il y a plus d'un demi-siècle et nous réservent sans doute des surprises.

¹ Cette note ne traite pas des très rares documents filmiques à visée strictement ethnographique, tel celui tourné par Charles et Marguerite Le Coeur, *Voyage au Tibesti 1933-1934* (16 mm, n & b).

Préliminaires à une analyse biologique du peuplement du bassin tchadien

A. Froment

L'objet de ce travail est de faire le point des connaissances sur les caractères biologiques des populations du Bassin tchadien et de proposer une stratégie d'analyse pouvant éclairer la diversification culturelle de la sous-région.

Histoire et linguistique entretiennent depuis longtemps des relations mutuellement fécondantes; elles manquent cependant d'un outil de mesure indépendant qui puisse recouper et valider la reconstitution du peuplement. L'anthropologie biologique peut fournir une clef à ce problème en utilisant deux approches complémentaires :

a. la description morphologique : les caractères somatiques (traits qualitatifs ou caractères métriques) des individus permettent d'estimer la ressemblance physique entre les groupes;

b. l'analyse génétique : les marqueurs génétiques (groupes sanguins par exemple) peuvent définir les affinités biologiques entre populations, c'est-à-dire leur degré d'apparentement vrai (échanges de gènes et donc d'épouses).

Ces deux approches sont relativement indépendantes puisque le morphotype est la résultante de caractères génétiques le plus souvent multifactoriels, donc à hérédité complexe, modulés par l'influence directe du milieu (climat, régime alimentaire, stress divers), alors que les groupes sanguins sont au contraire mono- ou paucifactoriel(s), et en outre beaucoup moins dépendants du milieu. Leur fréquence est gouvernée par les mécanismes de l'évolution biologique, à savoir apparition de mutations, maintenues ou éliminées par la sélection naturelle, phénomènes de migration et de métissage, et effets de dérive (par le fait du hasard ou d'accidents historiques).

Dans beaucoup de cas, la perméabilité des barrières naturelles ou sociales est telle qu'un groupe ne peut plus se définir comme génétiquement isolé, le choix des épouses à l'extérieur peut devenir habituel et, ces épouses étrangères apportant avec elles non seulement leurs coutumes mais leur langue, le terme d'ethnie devient vague et ne qualifie plus qu'un groupe rassemblant des individus ayant une conscience culturelle commune, le sentiment de partager un fait social propre. La discordance entre critères biologiques et critères linguistiques devient en elle-même un indicateur historique.

Par ailleurs, bien souvent la perception de l'histoire est gauchie par les traditions des lignages dominants : tel groupe de conquérants venu de

l'extérieur imposera sa loi et sa langue à une population autochtone mais, minoritaire, sera absorbé génétiquement dans la masse du peuple conquis, ce que démontrera la biologie des groupes sanguins là où ethnologie et linguistique seront muettes.

Il n'y a pas de limites géographiques naturelles au Bassin tchadien. Dans cette aire, le nombre de groupes culturellement distincts n'est pas connu mais on peut avancer une estimation minimale d'environ 80 au Cameroun, 60 au Nigéria et une dizaine au Niger et au Tchad (non compris ceux déjà recensés dans les deux précédents pays), soit un total de 150 groupes. Seules 50 populations ont fait l'objet de travaux de recherche en anthropobiologie : trois pour les dermatoglyphes, deux douzaines (au Nord-Nigéria surtout) pour les groupes sanguins ABO Rh, 16 autres pour la drépanocytose; les caractères anthropométriques sont connus pour 22 ethnies (sexe masculin seul car les femmes sont rarement examinées). C'est dans une demi-douzaine de populations seulement que l'on connaît quelques caractères génétiques et somatiques simultanément.

L'examen des divers marqueurs génétiques montre des lacunes considérables et ne permet aucunement, en l'état actuel de la recherche, d'en tirer une synthèse utilisable.

Le second axe de recherche concerne la comparaison de la morphologie des populations africaines en fonction de leur environnement, déterminée par l'interaction des influences phylogéniques (substrat génétique) et ontogéniques (influence des conditions de vie sur la croissance).

L'analyse a été limitée à cinq variables (stature et dimensions du crâne) car seuls les groupes Koma, Fali et Sara ont fait l'objet de descriptions approfondies. On peut ainsi identifier plusieurs "clusters" : Hausa, Peul sédentaires et Fali d'abord, Kanuri, Sahéliens et Soudaniens, rejoints par les Sara Kaba ensuite, les autres groupes Sara enfin. Reste un groupe hétérogène formé des Koma, Bantous et Kaje, et des séries marginales : les Kukuruku, et les Kagoro. La cohérence est assez bonne puisque la plupart des habitants de la savane se retrouvent ensemble, que les Koma se rapprochent plutôt des forestiers, et que la nébuleuse sara apparaît comme formée d'éléments non homogènes. Les regroupements obtenus ne recoupent pas, cela était prévisible, les apparentements linguistiques mais permettent de diversifier les approches à la compréhension des mosaïques de peuplement et des déterminismes qui le façonnent.

Les anthropobiologistes ont été jusqu'ici absents des études concernant les populations du Méga-Tchad. En passant en revue l'essentiel des données disponibles on peut constater que les marqueurs génétiques sont encore, malgré leur intérêt (tempéré du reste par des phénomènes parasites de dérive aléatoire), quasiment inconnus, et que l'analyse somato-morphologique ne l'est

guère moins. Celle-ci, nuancable selon le degré d'écোসensitivité des mensurations choisies, est pourtant capable de proposer des regroupements où domine l'adaptation au climat (essentiellement les extrêmes de température et d'hygrométrie), ce qui permet de donner une profondeur historique (liée à la durée d'adaptation donc de séjour) aux différences constatées. Par ailleurs, à conditions écologiques identiques, deux groupes seront d'autant plus proches l'un de l'autre qu'ils ont une communauté génétique étendue, qu'elle provienne d'une origine commune ou d'un métissage prolongé. Il est donc à souhaiter que les anthropologues physiques puissent être plus systématiquement associés au travail des ethnologues et des linguistes afin qu'une discipline indépendante des deux autres vienne apporter une dimension supplémentaire aux débats.

Résumés de communications **(4ème Colloque MégaTchad,** **14-16 septembre 1988)**

LA FORGE

Les migrations des forgerons djorok chez les Masa du Cameroun

Jean PAHAI

Chez les Masa du Cameroun, les Djorok constituent une entité clanique bien particulière. Appartenant originellement à un vieux fond de peuplement emmurillé et métallurgiste du Moyen-Chari, ils ont été dispersés et pourchassés par la cavalerie de l'empire du Baguirmi qui se consolidait.

Parvenus par vagues sur les rives du Ba-Illi et du Logone, ils ont été à nouveau combattus, notamment par les Masa qui les ont obligés à abandonner leurs travaux «maléfiques» de la forge et leur habitat fortifié (gulmun). Ils se sont assimilés, en adoptant l'agriculture masa associant étroitement l'élevage bovin.

Confinés dans les seconds rôles par les Masa, les Djorok ont paradoxalement influencé, de manière décisive, cette nouvelle civilisation qui avait de grands besoins en métaux qu'ils allaient chercher loin (à Mulvuday) et vendaient cher. Et surtout ils ont introduit et propagé les rites initiatiques du labana, clef de voûte de la «civilisation masa».

* * *

Les Murgur ou l'identification ethnique par la forge (Nord-Cameroun)

Christian SEIGNOBOS

Les Murgur forment un petit groupe anciennement fondeur-forgeron, mais qui n'a maintenu que la forge. Ils contribuent à peupler les massifs-îles et leurs piémonts au nord de Maroua.

Ils situent leur origine en pays müzük, sur les bords du Logone. Au XVIème siècle, ils firent mouvement vers les massifs du Mandara, passant par Balda où ils se scindèrent. Une branche partit vers Marva (Maroua), une autre à Zawaye. Une nouvelle fois chassés, ils se retrouvèrent sur les piémonts du massif-île de Mekeré.

De là, après avoir vainement essayé de constituer une -chefferie-, harcelés par le Wandala, puis par les Fulbe, les Murgur investirent avec plus ou moins de bonheur différents massifs-îles : Mekerî, Mawasl, Cere, Mboku, Molkwo, Dogba...

Partout où ils s'installèrent, ils eurent le monopole du fer et relancèrent les activités de réduction dans une région qui alimenta en fer les plaines proches et, surtout, le Wandala.

L'intérêt que présente l'étude des Murgur est multiple :

- En dépit de leur éclatement géographique et des nombreuses péripéties de leur histoire, ils ont sauvegardé la mémoire de leur passé et ont conscience de leur appartenance à une aristocratie du fer. L'énoncé de leurs mythes de départ ou de dispersion inclut un conflit à propos d'une cucurbitacée particulière qui joue le rôle de véritable décepteur, au sein des autres groupes forgerons.

- Leur organisation socio-politique dans les plaines rend compte de situations alors fort répandues du XVIème au XVIIIème siècle depuis les rives du Logone jusqu'aux monts Mandara, avec de petites unités de peuplement vivant sur le mode d'associations symbiotiques. Ainsi les Murgur, forgerons, s'associèrent aux Markaba guerriers-chasseurs.

- Leurs tentatives pour capter le pouvoir et leurs échecs sont exemplaires de la mise en place du puzzle de peuplement des massifs-îles au nord de Maroua.

- Les Murgur, par leur difficulté d'intégration - liée partiellement à leur état de gens du fer - se présentent comme un élément de peuplement archaïque, rétif aux grands ensembles ethniques. Ils forment également le chaînon entre groupes de plaine comme les Munjuk (Musgum), les Giziga et les montagnards mofu.

- Leur dernière mutation, enfin, qui fit d'eux des montagnards, des Mofu, introduisit une transformation dans le genre de vie, l'agrosystème, tout l'arsenal de pensées religieuses et de la culture matérielle, mais aussi dans les différentes techniques de travail du fer.

* * *

Fer et forgerons dans le sud du Tchad à travers les écrits des premiers colonisateurs avant la première guerre mondiale

Josette RIVALLAIN

Il est important de recenser les différents documents nous permettant de retracer tel ou tel aspect du passé et de replacer leurs auteurs dans leur contexte. Pour le sud du Tchad, les plus anciens écrits sont ceux des voyageurs

ayant circulé dès 1882. Ceux-ci sont des acteurs de la conquête coloniale et se sont attachés à observer les richesses des pays qu'ils traversaient.

Parmi les activités métallurgiques, c'est surtout la production d'armes en fer qui attire leur attention. Ils remarquent rarement la présence de forges, encore moins d'installations de fonderie comme si ces artisanats étaient en déclin à la fois parce que la région n'est pas très sûre et parce que le commerce de métal plus ou moins travaillé, souvent à longue distance, amène un peu partout des produits finis.

Disposant de peu de temps, ces étrangers remarquent à l'occasion que les forgerons n'ont pas la même position dans leur société selon, vraisemblablement, qu'elle est ou non convertie à l'Islam.

* * *

Rôle du forgeron dans la société traditionnelle au Mayo-Kebbi

TCHAGO BOUIMON

Dans les sociétés traditionnelles, l'utilisation des métaux a permis de moderniser l'agriculture et a été à l'origine d'états puissants.

Le forgeron brave l'ordre de la nature. Il doit détenir des facultés hors du commun pour mettre les métaux au service des hommes. Le métier du fer occupe une place de premier ordre dans les sociétés traditionnelles. Du fait de son travail, le forgeron était inséré dans la vie sociale. C'est ce qu'on observe dans les sociétés du Mayo Kebbi (sud-ouest tchadien), chez les Tupuri et les Mundang.

Dans cette présentation, nous utiliserons les quelques rares sources écrites existant dans les différentes bibliothèques de Ndjaména. Puis nous compléterons ces sources par des enquêtes orales sur le terrain, ce qui demeure le moyen le plus précieux pour restituer l'histoire africaine.

Outre une présentation de la géographie physique et humaine de la région, l'étude traite de l'origine du forgeron selon la tradition orale, de l'extraction et de la réduction du métal, des outils et des produits de la forge, et des relations entre forgerons et pouvoir politique, entre forgerons et pouvoir militaire.

* * *

The Kapsiki blacksmith and his many occupations

Walter E.A. VAN BEEK

In this contribution the social and religious position of the blacksmith among the Kapsiki will be discussed, in relation to the techniques used.

In Kapsiki society the blacksmith performs a whole gamut of functions, which are partly incompatible with each other, partly reinforce each others effectivity. An overview of the diversity of smith tasks shows how the different specializations of the smiths are interrelated, wich highlights the special position of the *-forge-* in the smith life and in the village.

The contrast between iron working and bronze casting is a pervasive one, and serves as an important symbolic focus in Kapsiki religion.

Both the techniques of the smiths plus their strategies for keeping the relevant knowledge within their own sphere, and their ambivalent attachments to the non-smith majority of the population are characteristic of this society. Their view of society and the view society has of them is related to a fundamental dilemma in Kapsiki society : the absolute need to live with everything the blacksmiths stand for and the sheer impossibility to do so. In the group of the blacksmiths, in their social position, their role in society and in the ritual powerbase they hold, some fundamental contradictions within Kapsiki society find expression and mediation. Their food-taboos and related expressions of structural ambiguity enhance their function as mediators between nature and culture.

* * *

The blacksmith and the rainmaker among the Verre (NE Nigeria)

Adrian C. EDWARDS

Some historical and geographical detail is given, and the Verre is related to other ethnic groups. The establishment of the Fulani Emirate of Adamawa in the 19th century led to their being raided for slaves. However, this period saw two more positive developments, the growth of blacksmithing, resulting in an export trade in swords, and the establishment of an institutionalised role of rainmaker, introduced from Bata country.

While the rainmaker did not have military or political power, nor did he act as an arbitrator, he was a *-pan-Verre-* figure, on whose will depended the arrival of sufficient rain for farming, and he was respected by local ritual leaders. Beliefs about him related to a wider ideology of *-wetness-* being associated with life and health. The blacksmiths, on the other hand, were

found in different parts of Verre country. They had no one leader, and popular ideology stressed their technical skills rather than mystical powers. They were, at one time, the only section of Verre society not directly dependant on farming.

A Verre myth about a conflict between the rainmaker and the blacksmith is described. The rainmaker prevented the rain from falling for a year, so everyone went hungry. Then the blacksmith put out all fires, so that no food can be cooked. It is suggested that the point of the myth is a contrast between the magical control of nature and the technical practise of craftsmanship. However, it is noted that similar myths, found elsewhere in the Benue valley, have different meanings.

* * *

La forge et le pouvoir dans le bassin du lac Tchad ou du roi-forgeron au forgeron-fossoyeur

Christian SEIGNOBOS

Forge et pouvoir politique sont envisagés sur un large couloir de migration qui a fonctionné durant des siècles dans le sens nord-est/sud-ouest, depuis le Bagirmi jusqu'à la butée des monts Mandara.

C'est l'étude d'un lent processus de dégradation qui a joué à la fois dans le temps et dans l'espace. Il conduit d'un état idéal - sans doute jamais effectivement réalisé - du roi-forgeron au Bagirmi, à une mise en caste de forgerons-fossoyeurs dans les monts Mandara centraux.

Quatre situations-types ont été retenues :

- Le Bagirmi, où le roi seul est forgeron, la forge est ici transcendée par toute une symbolique associée au pouvoir, alors qu'elle constitue un interdit pour le peuple barma. Les artisans du fer sont des groupes étrangers, Haddad.

- Sur les rives du Logone, chez les Masa et les Musgum, une véritable lutte idéologique conduisit à la quasi-suppression des forgerons. Les irréductibles ont été repoussés sur les marges de ces ethnies en formation. Techniques du fer et pouvoir ne pouvant être dissociés, les deux furent rejetés en même temps, si bien que les Masa et Musgum se trouvèrent tributaires de l'extérieur pour leur approvisionnement en fer.

- Une situation où les forgerons sont de simples artisans du fer sans garde-fou social a été envisagée avec les Murgur qui peuplaient les massifs-îles mofu des monts Mandara au nord de Maroua. Leur poids socio-économique entraîna souvent des déséquilibres générateurs de tensions avec les populations au sein desquelles ils vivaient.

- Sur les monts Mandara centraux, enfin, le rejet du pouvoir du forgeron et, parallèlement la préservation de son art, ont fait que forgerons et non-forgerons évoluent dans deux sphères sociales différentes. Chacun possède sa «chefferie», mais les forgerons restent les ritualistes obligés de la «chefferie des hommes».

Le forgeron s'est trouvé disqualifié de la compétition pour le pouvoir sur les hommes par l'introduction de la notion d'impureté, contractée et entretenue par l'obligation d'enterrer les morts. Tous les comportements quotidiens avec, en particulier, les relations d'évitement, sont là pour le rappeler. En castant les forgerons, la «chefferie des hommes» a mis à son service, moyennant certains avantages économiques, le pouvoir de la forge.

Ce furent donc quatre réponses différentes de ces sociétés face au problème de la place des gens du fer. Une constante demeure : tenir la forge éloignée du «pouvoir sur les hommes».

Chez les Bama, le pouvoir de la forge a été sublimé alors qu'il fut extirpé chez les Masa et les Musgum. Dans les massifs-îles, il s'est trouvé éclaté et marginalisé alors qu'il fut casté et «domestiqué» dans les monts Mandara centraux.

* * *

Dominant-dominé : complémentarité des rôles et des attitudes entre les pasteurs teda-daza du Niger et leurs forgerons*

C. BAROIN

Bien qu'ils relèvent du même ensemble ethnique, les Aza, forgerons des Téda-Daza, diffèrent dans de nombreux domaines de leurs anciens suzerains. C'est le cas tout d'abord de leurs activités artisanales qui ne se limitent pas seulement au travail du fer, mais englobent aussi la bijouterie, la cordonnerie, la chasse au filet et à l'arc (autrefois), la vannerie, ainsi qu'une certaine forme de musique (tambour spécifique). Leur dialecte en outre est différent, comme certains détails de leur habitat, de leur alimentation, et plusieurs rituels de leurs cérémonies.

Les rapports d'allégeance qui ont marqué le passé des Aza et de leurs anciens protecteurs restent profondément inscrits dans certains faits essentiels en dépit d'une relative émancipation des Aza : l'endogamie des forgerons est toujours strictement respectée et le lien hiérarchique des deux groupes demeure fortement intériorisé, le sentiment d'infériorité des Aza répondant au mépris qu'affichent pour eux les Téda-Daza.

Ces attitudes morales si différentes rendent les Aza beaucoup plus ouverts que les Têda ou les Daza aux facteurs de promotion sociale que représentent pour eux l'islam et l'école.

- Communication présentée hors séance publique

LES RELATIONS HOMMES-FEMMES

Le mariage heureux et le mariage malheureux à travers quatre contes peuls du Cameroun

Ursula BAUMGARDT

De nombreux textes de littérature orale ont pour centre d'intérêt la relation homme-femme, ce qui est également le cas dans un corpus de contes peuls du Cameroun, conté par une femme de 80 ans qui vit à Garoua.

Dans la plupart des cas, cette relation est thématisée par rapport au mariage en illustrant ses aspects les plus divers et en situant les conjoints le plus souvent dans la problématique de l'alliance par rapport à la parenté. Élément important de l'équilibre de la société, le mariage apparaît dans ces textes comme le cadre dans lequel l'homme et la femme entretiennent une relation plus axée sur le social que sur le privé.

Cependant, quatre textes du corpus s'articulent plus spécifiquement autour du lien entre conjoints pris comme individus. Le mariage apparaît ici comme un contrat non pas social, mais individuel, qui permet le bonheur des partenaires lorsqu'ils le respectent, mais qui aboutit au malheur lorsqu'ils le transgressent. L'analyse de la structure narrative de ces quatre textes cherchera à préciser l'image du mariage heureux et celle du mariage malheureux et aboutira à celle du mariage idéal. Celui-ci se dessine comme une alliance qui est basée sur l'amour des partenaires et le respect de la religion et qui vise la satisfaction du désir sexuel et la promotion sociale du couple.

* * *

•Mariage de la maison• et •mariage de la brousse• dans les sociétés peule, wodaabe et kanuri autour du lac Tchad

Mette BOVIN
Université de Copenhague

Point de départ : Pourquoi le mariage instable des Kanuri et le mariage (plus) stable des Peuls Wodaabe dans la même région (Niger oriental et Nigéria du nord-est) ? Analyse de deux types de mariage chez les éleveurs wodaabe : 1. le *koobgal*, mariage-fiançailles entre cousins, arrangé par les parents; 2. le *teegal*, mariage de choix, pas (nécessairement) entre parents.

Analyse des deux types de mariage chez les Kanuri paysans et sédentaires (sous-groupe Manga du Niger) : 1. le *nyia fadobe*, -mariage de la maison-, arrangé, entre parents proches; et 2. le *nyia karagabe*, -mariage de la brousse-, mariage de choix, pas (nécessairement) entre parents.

Nous essayons d'analyser les causes du -brittle marriage of the Kanuri- (selon l'expression de Ronald Cohen) et de la fréquence des divorces chez les Kanuri du Bornou, que l'on ne rencontre pas dans une telle proportion chez les Peuls de la même région.

Pourquoi les Wodaabe sont-ils plus monogames que les Kanuri ? Pour quelles raisons les Kanuri pratiquent-ils davantage la polygynie ?

Nous comparons les systèmes matrimoniaux des Wodaabe, des Kanuri et des Peuls semi-sédentaires en émettant des hypothèses sur les relations entre rapports de sexe et islam, ainsi que sur les différences entre le rôle socio-économique de la femme wodaabe par rapport à celui de la femme peule agro-pastorale et de la femme kanuri.

Nous comparons aussi les relations homme-femme dans trois types de sociétés : nomade pure, semi-sédentaire agro-pastorale et sédentaire agricole.

* * *

Le *soro* ou rituel d'initiation du couple chez les FulBe du Diamaré (Nord-Cameroun)

ABDOULAYE Oumarou Dalil

Chez les FulBe sédentarisés du Diamaré au nord du Cameroun, un couple à son premier mariage subissait un rituel d'initiation appelé *soro*, mais qui n'a de commun avec celui des nomades que la bastonnade.

Au soir du troisième jour qui a vu la mariée regagner le domicile conjugal, après un grand festin organisé à l'intention de tous les participants au *soro* (*soroobe*), les parrains (*baaba'en*) respectifs des jeunes mariés s'en vont les

chercher pour les entraîner, à travers champs, jusqu'à un endroit convenu, à moins que les autres participants, qui ratisent la brousse à leur recherche, ne les rejoignent avant leur arrivée, ce qui vaudra quelques coups de bâton aux jeunes époux.

La cérémonie se déroule en trois temps. D'abord la danse des *soroobe* qui, arrivés au niveau du couple que l'on a dénudé et fait asseoir face à l'est, cherchent à déborder les parrains pour donner des coups aux jeunes mariés. Ils se frapperont par la suite à tour de rôle selon un ordre rigoureux.

Ensuite, chacun (les jeunes mariés en dernier lieu et par trois fois) passera sous le pagne de la jeune femme tendu par les deux parrains pendant qu'une volée de coups s'abat sur lui. Après ce passage sous le «tunnel», on assiste à une mêlée générale au cours de laquelle tous les participants se mettent à se fustiger entre eux, les jeunes époux étant épargnés cette fois.

Enfin l'assemblée - constituée uniquement d'hommes - prodigue des conseils et des recommandations au couple.

C'est presque l'aube : le trajet du retour et l'arrivée dans la case nuptiale verront le couple subir une dernière série d'épreuves après lesquelles commence leur vie commune.

Cette description du *soro* dans son déroulement est suivie d'une tentative d'interprétation.

* * *

-Les hommes meurent toujours à cause des femmes-. Les relations entre les sexes chez les Masa du Tchad

Françoise DUMAS-CHAMPION

La place symbolique que les Masa assignent à leur bétail envahit toutes les sphères du social. Aussi, les relations entre les sexes sont ici médiatisées par les bovins, comme s'il s'agissait d'une population essentiellement pastorale alors que les Masa s'adonnent également à l'agriculture et à la pêche. Le prestige d'un homme ou sa richesse s'évalue à ses compétences d'éleveur, à l'étendue de son troupeau et au nombre de ses épouses. Propriété exclusive des hommes, le bétail sert à définir la masculinité non seulement parce qu'il permet l'acquisition d'épouses mais parce qu'il contribue à faire du Masa un lutteur. La lutte à main nue qui métaphorise le combat pour les femmes, puisqu'elle oppose deux étrangers potentiellement en position d'échangeurs de sœurs, est indissociable d'une technique d'élevage spécifique aux Masa : le *guruna*. Cette pratique, qui s'inscrit dans un cycle où vaches et bouviers prospèrent en une symbiose harmonieuse, s'articule directement sur

l'échange matrimonial et se présente, à ce titre, comme une initiation des bouviers au mariage.

L'adage masa qui sert de titre à cette communication révèle la teneur de l'échange matrimonial pour cette société segmentaire acéphale qui, traditionnellement, vivait dans un état d'hostilité permanente avec ses plus proches voisins. Pour cette population exogame, il faut lutter ou faire la guerre pour obtenir une épouse. La lutte, souvent décrite comme une représentation physique de prestige, vient en fait réaffirmer la tension qui existe et qui sous-tend l'échange des femmes. La lutte, comme la guerre, définissent l'état d'homme.

A cette image de l'homme qu'incarne le *guruna*, engraisé du lait de sa vache, dont la renommée de lutteur s'étend au pays tout entier, répond une image de la jeune fille qui, bien que timide et soumise, doit également s'exhiber au cours des festivités de levée de deuil et faire preuve de son agilité dans des roulades difficiles à exécuter qui demandent un entraînement depuis la tendre enfance. Cet exercice typiquement féminin qui symbolise la roue de la vie, fait référence au pouvoir de procréation des femmes. En s'y livrant sur les places funéraires, les femmes viennent réaffirmer la prévalence du pouvoir de vie sur le pouvoir de mort. Symbole de richesse de par leur fonction génitrice, assimilée au bétail contre lequel elles sont échangées, les femmes revendiquent cette équivalence symbolique en insistant sur la compensation matrimoniale élevée dont elles sont l'objet.

* * *

Un homme, une femme ou la (ré)invention du genre grammatical dans une langue tchadique

Zygmunt FRAJZYNGIER

Plusieurs langues tchadiques distinguent deux genres dans le système pronominal pour les fonctions sujet, objet, et les pronoms possessifs. Quelques langues ont développé un moyen pour bien marquer le genre des noms (hausa, bade, warji, ronfyer). L'intérêt du *mupun*, dont il est question ici, réside dans le fait qu'on observe, *in statu nascendi*, la mise en place d'un genre grammatical à partir d'une distinction de sexe qui sert à la formation de certains noms propres.

* * *

Body decorations, male-female relations and group identity amongst the hill dwelling Koma people of Nigeria

Joe EBOREIME

Using ethnographic data from the ongoing research amongst a relatively primordial society in modern day Nigeria, the classical theories of Claude LEVI-STRAUSS as interpreted by his British Colleague Sir Edmund LEACH are weighed against some more recent anthropological/feminist theories.

It is suggested that most critics of LEVI-STRAUSS have misapplied his nature/culture concept making it appear as if it were value-laden, relativised and western concept which carry chauvinist connotations.

But Koma ethnography reveals a high degree of complementarity between male and female in most aspects of social and economic spheres. In fact females have more of economic power than the males. However, marked distinctions exist in the mode of dressing/body decorations between males and females. (Men wearing items of textiles while women put on girdle of leaves.)

Applying LEVI-STRAUSS's methodology similar to his comparative study of the Bororo and Cudaveo of South Western Brazil, it is argued that the dichotomy in body arts/dress/decoration of the Koma is partly related to historical and topographical circumstances which have put them in relative isolation/deprivation when compared to their lowland neighbours.

Koma women identify with communal ideology which carry political, social and religious implications as is common with most multiplex/traditional societies. Therefore, as agents of production and reproduction they have become appropriate symbols/banners of Koma resistance to change and extinction in the face of their 'hostile' lowland Fulani, Chamba and Verre neighbours who see themselves as carriers of 'high' culture.

Since the world view of Koma men/women are the same, the Western feminist interpretation which sees the nature/culture dualism as oppressive categories does not apply. The feminist interpretations are rooted in Western history and philosophy which are different from those of such traditional social systems as the Koma. Yet the Koma distinguish between 'nature/culture', 'raw/cooked' as revealed in their *emic* ideas and systems of classification.

It is therefore more helpful to see women and men as undergoing social transformation such as culturising their sexuality through marriage and other puberty rituals which would include various forms/differentials in body decorations.

This is more in accord with Levi-Strauss's paradigmatic approach which he applied to varying 'synchronic/diachronic' contexts.

Le sort des femmes dans les contes du Tchad.

Herrmann JUNGRAITHMAYR

Sur les quinze contes de mon recueil de *Contes du Tchad* (Märchen aus dem Tschad, Jungraithmayr 1981), qui ont pour héros un être humain, il en est dix dont le personnage principal est une femme. Trois autres appartiennent au conte-type de l'Enfant terrible (Kalbatu, Guétéyé et Dokirekereke) qui - fait important à noter - est obligatoirement de sexe masculin; dans les deux derniers, c'est un homme qui est le principal protagoniste du récit. Nous avons donc dix contes avec un héros féminin, qui s'opposent à seulement deux dont le héros est masculin; en outre, ces personnages masculins sont toujours des sorciers.

Une telle disproportion entre contes féminins et contes masculins m'est apparue si surprenante que j'ai décidé de tenter une première analyse du sort des femmes qui constituent le pivot de ces contes.

Je suivrai l'ordre du recueil précédemment mentionné.

* * *

Women in the Borno State Civil Service : Dividends or losses in investment in human capital

P. CHIKE DIKE

First established in 1914 as a single unified service essentially to service British Administrative interests, the Nigerian Civil Services now provide for both a Federal Service and 21 services of the various states which have replaced the regions as the units of administration.

With the attainment of independence in 1960, and the creation of new states in Nigeria, the civil services have assumed an increasingly new role as the pivots of National development. With regard to the participation of women in the Service work force, most Nigerian men adopt an attitude of ambivalence which tends to suggest that the urgency attendant upon the socio-economic transformations of Nigeria is best approached with the femal work force in the background, given what is considered the Nigerian females' lousy work attitudes, incompetence and numerous family and maternal exigencies.

In Borno State, these arguments have frequently been canvassed by those who further point to the low educational potentials of women in that state and their confinement in their academic pursuits to courses and disciplines that have little relevance to the urgent developmental needs of the young state.

This paper exposes these arguments as misconceived. A brief has been provided of many women of Borno origin leading the service competently in various areas of specialisation. Women in Borno have been documented as sometimes spending unusually long hours at work at a time when their male counterparts have retired to the bars and restaurants for evening relaxation.

With regard to female education, it is argued that education for Borno women, as for women elsewhere in the country, which will lead to better social and political participation and to better child-rearing and upbringing among other things, is a crucial challenge not only to the women per se but to the Borno State Government and its agencies.

It is further argued that it is a mistake to discriminate against any segment of the work force particularly on the basis of gender. Discrimination on sex grounds is likely to create disparities in human resources development with consequent implications for the rate of socio-economic development.

* * *

Un pour trente, toutes pour un La grande polygamie des princes montagnards mofu-Diamaré

Jeanne-Françoise VINCENT

Au nombre de 60.000, les Mofu-Diamaré occupent, à 200 km au sud du lac Tchad, le rebord oriental des Monts Mandara et quelques montagnes-iles le prolongeant. Ils sont organisés en chefferies juxtaposées et indépendantes, chacune ayant à sa tête un responsable, un prince, habitant un château perché au sommet de la plus haute montagne du terroir.

Ainsi que le montre le nombre de ces constructions (chaque femme mofu-Diamaré dispose de sa propre cuisine), tout prince est nécessairement polygame. Toutefois il s'agit là d'une grande polygamie, bien différente de celle, beaucoup plus modeste, connue par les simples sujets. Un prince possède plusieurs dizaines de femmes, épouses avec qui il s'est marié lui-même, auxquelles viennent s'ajouter les plus jeunes femmes de son père, reçues en héritage à la mort de celui-ci. Il engendre ainsi un essaim d'enfants, jusqu'à plus de 200. Chaque prince veut avoir le plus d'enfants possible, laissant entendre par ce moyen la place à part qu'il occupe dans la chefferie. Malgré cet unique époux la fécondité des femmes de prince est à peine inférieure à celle, remarquablement élevée, des femmes de monogame : une épouse princière n'observe, après une naissance, qu'une courte période d'arrêt des relations sexuelles avec le prince, deux à quatre fois moins longue que dans les unions entre simples sujets.

Parmi ces épouses, celle que le prince a épousée en premier est importante, ainsi qu'il est courant en Afrique; souvent c'est elle qui lui a donné son premier fils, qui sera nécessairement son successeur. Toutefois, seule mérite le nom de «grande femme» une autre épouse, généralement beaucoup plus jeune, l'«épouse du pouvoir», que tout prince doit épouser au moment de son intronisation. La nécessité de la beauté de cette nouvelle femme, l'interdiction qui lui est faite de se remarier en cas de mort de son mari, invitent à voir en elle une incarnation de la chefferie sur qui le prince va désormais régner.

Les différents aspects de cette polygamie princière - tantôt envisagée du point de vue du prince, tantôt vue du côté de ses épouses - montrent qu'elle constitue une institution politique, grâce à laquelle il est possible de mieux saisir la conception du pouvoir élaborée par les Mofu-Diamaré.

HISTOIRE ÉCONOMIQUE

La question sao : Nomades et sédentaires au sud du lac Tchad du XIII^e au XVI^e siècle

Dierk LANGE

Les riverains du pourtour méridional du lac Tchad se réclament d'un peuple de Géants appelé "So" ou "Sao". Ce peuple mi-historique mi-légendaire se serait livré à toutes sortes d'exploits, grâce à la taille de ses hommes.

Il ressort en dernière analyse que les légendes ayant trait aux Sao traduisent l'étonnement d'une population de pasteurs, les Kanuri, face à la civilisation citadine des bords du Chari au contact de laquelle ils allaient se sédentariser. L'adoption de l'ethnonyme *Sao* par les différentes sociétés de la plaine du Tchad confrontée aux envahisseurs venus du Kanem, puis sa disparition de la nomenclature ethnique, ne résultent pas d'un changement de culture matérielle ou de l'avènement d'une nouvelle religion (l'Islam).

La prééminence du fait urbain dans les régions situées au sud du lac Tchad et son expansion vers l'ouest constituent sans doute le fait essentiel qui se dégage de la mise en perspective des légendes sao.

* * *

Fulbe movements into southwestern Adamawa from 1835 to the present

Roger BLENCH

The expansion of Fulbe pastoralism in Congola State, Nigeria. Research on the Fulbe pastoralists of Nigeria has tended to concentrate on groups based in the semi-arid zone. However, since 1960, there has been a major expansion of the Fulbe groups resident in the Nigerian sub-humid zone. The paper traces the movement of these groups into the zone in Congola State and shows the social and organisational changes that have followed from it.

The argument of the paper is that the same pressures that pushed Fulbe in Cameroon to colonise the high-altitude grasslands were at work in Nigeria. The movement onto the Jos Plateau was followed by expansion onto the Mambila, Shebshi, Fali and Falinga grasslands, with serious consequences for the environment, as well as conflict with the indigenous arable farmers. The overgrazing of the plateaux has driven herders to spend an increasing fraction of the year in the Benue floodplain and the lowland forests. This has become possible because of the parallel movement of cultivators, particularly Mumuye and Tiv, into the same areas, leading to increased hunting pressure and a consequent disappearance of tsetse vectors.

A consequence of this is that Fulbe lineage systems in the Benue lowlands have become extremely fragmented as many groups send "pioneers" to explore the potential of these new grazing lands. Similarly, the authority of traditional rulers, the ardos has broken down and has not been replaced by national structures.

* * *

Pauvreté et migrations pastorales du Diamaré vers l'Adamaoua (1920-1970)

Jean BOUTRAIS

Bien que l'expression "pauvreté pastorale" puisse paraître antinomique à première vue, les éleveurs du Diamaré ont subi deux types d'appauvrissement, à partir du début de ce siècle.

La première pauvreté est "structurelle", la réduction du cheptel étant imposée par des causes profondes et permanentes : détérioration climatique et anthropique des pâturages, perturbations sociales et politiques. A cette pauvreté s'en ajoute une autre, de nature plus accidentelle : pertes infligées par des maladies du bétail, aléas des transhumances. Or, la peste bovine sévit à

partir de 1910. Elle ne sera maîtrisée, incomplètement, qu'à partir des années 50. La péripneumonie contagieuse bovine cause de lourdes pertes à partir de 1920. Quant à la trypanosomiase bovine, elle frappe surtout lors des transhumances. Par intermittence, une frange de la population pastorale du Diamaré se trouve ainsi rejetée de l'élevage. Les uns se convertissent en cultivateurs, les autres, fuyant cette perspective, recourent à une grande migration. Exemples de migration pastorale, mais sans bétail; migration de la pauvreté.

A 400 km au sud, l'Adamaoua représente la principale destination des éleveurs ruinés. Ils se dirigent surtout à l'ouest de Ngaoundéré, cherchant de l'embauche à Tourningal, Idool, Tello et Goumdjel. Précédé de quelques déplacements individuels, dès la fin du 19^e siècle, le courant migratoire devient régulier à partir des années 20. Les migrants arrivent de Bibémi dans la Bénoué mais surtout du Diamaré. Fulbe Illaga'en de Bogo ou de Kalfou alimentent l'essentiel des contingents de bergers.

La migration est entretenue par les conditions favorables d'emploi offertes par la Compagnie Pastorale, une entreprise française d'élevage installée à Goumdjel en 1926. De plus, de riches éleveurs de l'Adamaoua manquent de main d'oeuvre, par suite de la libération de la population servile. La demande en bergers résulte, enfin, de l'expansion de l'élevage à l'ouest de Ngaoundéré, de 1930 à 1950.

A partir de 1960, la migration pastorale en direction de l'Adamaoua tend à se ralentir. D'un côté, le développement de la culture cotonnière au Diamaré offre une alternative aux sans-bétail. De l'autre, les conditions de rémunération des bergers, notamment par La Pastorale, ne sont plus aussi avantageuses. Elles ne permettent plus de se constituer rapidement un troupeau.

Ce courant migratoire, continu durant plusieurs décennies, a eu comme résultat le peuplement d'une partie de l'Adamaoua, probablement dépeuplée au 19^e siècle. La nouvelle population est remarquable par ses compétences en matière d'élevage. Beaucoup de migrants, partis dans la misère, se sont refaits un cheptel et certains sont devenus très riches. Surtout, cette main-d'oeuvre, efficace et passionnée par le bétail, a permis la prospérité de La Pastorale, l'un des rares exemples de réussite coloniale en matière d'élevage

* * *

Les gens de Ngolele. An examination of prehistoric ethnic relations in the northern Mandara mountains

SCOTT MACEACHERN

People of a number of montagnard lineages in the northern Mandara mountains of Cameroon say that their ancestors came from a semi-mythologized mountain called Ngolele, which can be identified as the Zalideva Hills in northeastern Nigeria. This has long been recognized for lineages of the Plata, Urza and Dumwa groups, but there is evidence that certain Uldeme, Mora and Podokwo lineages also participated. A widespread tradition also exists among these groups that, at Ngolele, they were part of a community which included the ancestors of the Wandala, who are now Muslim plains-dwellers.

It is argued that these traditions refer to a period of reduced ethnic tensions, before intensive occupation of the Mandara mountains by refugees. The significance of these traditions to linguistics and archaeological reconstructions will be discussed.

* * *

La politique expansionniste de la chefferie de Goudour

Catherine JOUAUX

Reconstituer l'histoire d'une société dite sans écriture n'est pas sans poser de problèmes, notamment méthodologiques. Aussi cette communication débutera-t-elle par une remarque sur les difficultés inhérentes et spécifiques à toute entreprise de connaissance historique menée dans le cadre d'une culture orale, et sur l'intérêt, dans un tel contexte, d'une analyse anthropologique qui compléterait et prolongerait la critique historique. Ces précautions méthodologiques prises, sera donc abordée une "fraction de l'histoire" de la société mofou-goudour (Extrême-Nord du Cameroun) marquée par la politique expansionniste de la chefferie de Goudour; ceci à une époque qu'il n'est guère aisé de préciser avec certitude mais qui paraît correspondre, en fonction des généalogies recueillies à la période des migrations mofou, mafa, kapsiki, giziga et gidar, soit le cours du XVII^e siècle.

Nous tenterons de montrer que non seulement il est légitime de qualifier l'institution politique du massif de Goudour de "véritable chefferie", mais également que fut conçue et menée par un ou plusieurs chefs successifs de Goudour une politique d'annexion ou d'occupation de territoires. D'une part, en effet, par l'intermédiaire de lignages issus du clan Goudour, furent occupés

d'autres massifs du "pays" mofou-goudour (14 massifs "parlant une langue commune" constituent un "pays")... puisque ces lignages, devenus "clans frères" et ayant à leur tour conquis la chefferie sur ces massifs, continuèrent de reconnaître l'autorité de Goudour. D'autre part, au-delà du "pays" mofou-goudour, et notamment en "pays" mafa, se retrouve le même phénomène de délégation de "frères" de Goudour puis de conquête de la chefferie grâce à la puissance religieuse de Goudour dont ceux-ci se disaient les dépositaires. Dans ce dernier cas, l'occupation du territoire par la chefferie de Goudour s'avéra certes moins "concrète" que dans le premier cas. Cependant, nous appuyant sur l'analyse du lien entre pouvoir religieux et pouvoir politique, et dans la logique de la démonstration, nous envisagerons pour terminer le cas d'une occupation symbolique du territoire (en "pays" kapsiki) qui, bien que symbolique, n'en fut pas moins efficace.

* * *

Rétention de la population et développement en milieu rural : à l'écoute des paysans mafa des monts Mandara (Cameroun)

Patrick GUBRY

A l'occasion d'une enquête démographique menée dans une zone très peuplée des monts Mandara, à l'extrême-nord du Cameroun, on a demandé aux chefs de ménage leur opinion sur les mesures à prendre pour diminuer l'exode rural.

Les dix actions les plus fréquemment sollicitées concernent : les aménagements hydrauliques, les infrastructures sanitaires, les emplois, les infrastructures scolaires, les infrastructures de transport, l'aide alimentaire, l'aide financière, la fin de "l'oppression", le développement agricole et la réduction des impôts.

De manière générale, le développement de cette région, jusque là "hors-développement", est souhaité "sur place" dans la montagne elle-même.

* * *

Evolution des échanges entre le bassin tchadien (Tchad, Nord-Cameroun) et la côte du golfe de Guinée pendant la période coloniale

Marcel ROUPSARD

Pendant la période coloniale, le bassin du lac Tchad est resté longtemps à l'écart des courants d'échanges en raison des difficultés de relation avec la côte atlantique et du faible intérêt manifesté pour le développement économique de cette région. Cependant, trois périodes doivent être distinguées dans l'évolution des échanges avant 1960 :

- jusqu'en 1928, les flux de marchandises restent insignifiants et les structures commerciales squelettiques sont contrôlées par la "Niger C^o" qui assure les transports fluviaux sur la Bénoué;

- de 1928 à 1948, les exportations d'arachides du Nord-Cameroun et de coton tchadien sont la manifestation d'un démarrage économique contrarié par la crise et par la guerre, tandis que les structures commerciales évoluent peu et que la Bénoué demeure la voie de communication privilégiée;

- de 1948 à 1960, les progrès de la production agro-pastorale permettent l'augmentation des échanges alors que de nouvelles infrastructures (routes, aéroports) sont créées et que les structures commerciales se diversifient selon la vocation économique des trois grands centres du Nord-Cameroun, Garoua, Maroua et Ngaoundéré.

* * *

Le rayonnement de la chefferie théocratique de Gudur*

Christian SEIGNOBOS

La région de Gudur, à l'entrée des monts Mandara, a enregistré les plus forts passages de flux migratoires qui devaient les peupler. Elle devint pour cela un haut lieu de référence, entretenu par l'existence de deux grands "sacrifices" fédérateurs, celui de la pluie et celui des criquets.

Un certain nombre de routes de pèlerinage, tant en plaine qu'en montagne, convergeaient vers Gudur, passant par des relais, anciennes colonies de Gudur. L'influence de Gudur, limitée au nord, descendait en revanche vers le sud-est, jusqu'au Mayo Kebbi, et au sud-ouest, par delà les pays margi et gude.

La complexité des rapports que cette chefferie entretenait avec l'ensemble des groupes se revendiquant d'elle ou ralliés à elle tient au fait qu'il y eut plusieurs chefferies successives participant à des cycles socio-religieux bien différents.

La nature de l'emprise de Gudur sur ces établissements dispersés à travers plus d'une quinzaine d'ethnies a varié dans le temps, de même que les rituels qui constituaient le canal par lequel s'exprimait le contrôle de Gudur.

L'émergence des hégémonies musulmanes, le Wandala puis les lamidats peuls, et corrélativement l'apparition de petites chefferies prédatrices, désorganisèrent et coupèrent les lignes de pèlerinages. A partir du milieu du XVIIIème siècle s'amorça un grand repli sur soi d'ensembles villageois ou de "massifs", qui ne fit que s'amplifier tout au long du XIXème siècle. Gudur perdit ainsi peu à peu ses zones d'influence et se referma elle-même sur une douzaine de "massifs" proches, tendant à devenir un groupe ethnique parmi d'autres : celui des Mofu Gudur.

- Communication présentée hors séance publique

Comptes rendus d'ouvrages

AQUARONE Marie-Christine, 1988, *Les frontières du refus. Six séparatismes africains*, Paris, Ed. du CNRS (Mémoires et documents de géographie), 156 p., ill.

Sud-Soudan, Tibesti tchadien, Biafra nigérian, Katanga congolais, Erythrée ou Ogaden : autant de figures de séparatisme, autant d'illustrations des problèmes de l'Etat africain post-colonial, étudiés ici d'une manière à la fois synthétique, pédagogique et comparative.

Réactions à l'arbitraire et à la fragilité des Etats-nations hérités de la colonisation, toutes ces tentatives, à ce jour, ont néanmoins échoué. Au-delà de ce bilan négatif, en soulignant les résistances et les clivages, le séparatisme ne joue-t-il pas un rôle important de révélateur, mais aussi de facteur d'intégration culturelle, politique et sociale ?

[tiré des "Nouvelles des Presses du CNRS" n°7]

LANGE Dierk, 1987, *A Sudanic Chronicle: The Borno Expeditions of Idris Alauma (1564-1576) according to the account of Ahmad b. Furtu*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag (Studien zur Kulturkunde 85), 250 p., cartes.

This book is the first critical edition of the *K. ghazawat Barnu* and its English translation. New aspects of the political organisation and military technology of sixteenth century Borno appear from the careful philological analysis. The book also contains results of extensive field research conducted by the present author in four African countries (Libya, Niger, Nigeria, Cameroon). The identification of more than sixty placenames in the field and the corresponding descriptions of the sites are an indispensable guide for future archaeological work in Borno and the surrounding areas. The historical reconstructions based on oral traditions collected during the field research give new insights into the history of several border states of the Borno Caliphate. Six original maps illustrate the geographical findings.

[tiré du catalogue de l'éditeur]

THEBAUD Brigitte, 1988, *Elevage et développement au Niger. Quel avenir pour les éleveurs du Sahel ?*, Genève, Bureau International du Travail, 147 p.

Pour une fois, voici un spécialiste du développement qui adopte, sur ce problème de la crise de l'élevage au Sahel, un point de vue étrangement proche de celui d'un ethnologue. Bravo ! C'est donc que le dialogue entre les

uns et les autres, si difficile soit-il en général, peut devenir parfois autre chose qu'un dialogue de sourds. C'est très réconfortant. Il faut dire que B. Thébaud est un "développeur" d'un style un peu particulier puisqu'elle a choisi de s'immerger pendant dix-huit mois en milieu peul, après en avoir appris la langue, et qu'elle a vécu au jour le jour avec ces éleveurs les angoisses de la sécheresse.

Le résultat en est remarquable : un livre clair, intelligent, qui associe l'intensité du vécu au nécessaire recul de l'analyste pour exposer en profondeur les données de ce difficile problème de l'élevage au Sahel. La rationalité des contraintes sur lesquelles la stratégie de chaque éleveur se construit est décortiquée pas à pas, dans une perspective large qui englobe non seulement les contraintes spécifiques de ce milieu écologique marginal, mais aussi l'évolution historique du pays et de son peuplement, les termes de l'échange avec les mondes agricole et urbain voisins.

Je ne saurais que recommander cette lecture à ceux qui cherchent à voir clair sur la question, même si je reste un peu sceptique en ce qui concerne l'efficacité des mesures que propose l'auteur pour améliorer les perspectives d'avenir de l'élevage au Sahel.

C. Baroin

Soutenances de thèses

Jeanne-Françoise VINCENT a soutenu sa thèse de Doctorat d'Etat (es-Lettres), sous la direction de G. Balandier, présentée à Paris V le 16 juin 1988 :

"Princes montagnard : les Mofu-Diamaré et le pouvoir politique (Cameroun du Nord)"

* * *

Djita Issa DJARANGAR, a soutenu sa thèse de Doctorat (NR) en Sciences du Langage, sous la direction de D. Creissels, Université Stendhal, Grenoble III, en 1989, 1187 p., 2 vol. :

"Description phonologique et grammaticale du bédjonde (parler sara de Bédiondo, Tchad)"

[Le bédjonde est une langue sara (famille nilo-saharienne) parlée dans le sud du Tchad, et plus précisément dans la localité de Bédiondo]

Données bibliographiques

- BERNUS E., 1988, Seasonality, climatic fluctuations and food supplies (Sahelian nomadic pastoral societies), *Coping with Uncertainty in Food Supply* (GARINE, I. de, et G.A. HARRISON eds), pp. 318-336.
- BURGIS M.J. et J.J. SYMOENS (eds), 1987, *African wetlands and shallow water bodies. Zones humides et lacs peu profonds d'Afrique*, Bondy, Ed. de l'ORSTOM (Travaux & Documents 211), 650 p. [Un volume de bibliographie est aussi paru]
- CHAMPION F., 1989, Le droit de maudire - malédiction et serment chez les Masa du Tchad, *Le serment - Recueil d'études anthropologiques, historiques et juridiques* (séminaire 1985-1988), Paris, Publidix, Centre Droit et Cultures de l'Université Paris X-Nanterre (CNRS-Ministère de la Justice-ACCT).
- DEJOUX Claude, 1989, *La pollution des eaux continentales africaines. Expérience acquise, situation actuelle et perspectives*, Bondy, Ed. de l'ORSTOM.
- DEVISSE Jean, 1989, Transsahariennes, in Dialogue Maghreb/Afrique Noire (t.2 -L'indépendance... et après ?-), *Notre Librairie* (revue du livre : Afrique, Caraïbes, Océan Indien) n° 96, janvier-mars 89, pp. 4-13.
- DIGARA Claude, 1988, *Le paléolithique au Cameroun septentrional : prospection et étude technologique d'ensembles lithiques*, Thèse de Doctorat d'Université (Université de Paris X), 426 p.
- FRENAY Pierre, 1989, Le réseau urbain camerounais : caractéristiques principales, dynamique actuelle, alternatives futures, *Revue belge de géographie*, Bruxelles, Société Royale Belge de Géographie. [Cette nouvelle revue comprend deux rubriques principales : "Afrique Noire" et "L'Afrique en cartes"]
- GARINE, I. de, et G.A. HARRISON (eds), 1988, *Coping with Uncertainty in Food Supply*, Oxford, Clarendon Press, XIV+483 p.
- GARINE, I. de, et G. KOPPERT, 1988, Coping with seasonal fluctuations in food supply among savanna populations : the Massa and Mussey of Chad and Cameroon, *Coping with Uncertainty in Food Supply* (GARINE, I. de, et G.A. HARRISON eds), pp. 210-259.
- HOLY Ladislav, 1988, Gender and ritual in an Islamic society : the Berti of Darfur, *Man*, pp. 469-487.
- Islam et sociétés au sud du Sahara*, 1988 (2), Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme. [concerne l'Islam du Sénégal à l'Ethiopie et contient nombre d'articles, comptes rendus et indications bibliographiques utiles pour la zone Méga-Tchad]

- I'YEBI-MANDJEK Olivier, 1988, *L'enseignement primaire dans la province de l'Extrême-Nord du Cameroun*, DEA de Géographie (Université d'Avignon, Départ. de Géographie), 41 p. dont 14 cartes.
- JOUAUX Catherine, Agnès LAMBERT et Sylvie POUILLY, 1988, L'informateur : une réalité à reconsidérer, *Bulletin de l'Association Française des Anthropologues* 32-33:89-105, sept.-déc. 88. Ivoir en particulier «Un chef religieux indigne de ses fonctions», pp. 91-94, sur les Mofu-Gudur du Nord-Cameroun]
- LANGE Dierk, 1987a, The evolution of the Hausa story : from Bawo to Bayajidda, *Afrika und Übersee* 70, pp. 195-209.
- , 1987b, *A Sudanic Chronicle : the Borno expeditions of Idris Alauma (1564-1576) according to the account of Ahmad b. Furtu*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag.
- , 1988, Trois hauts dignitaires bornoans du XVI^e siècle : le «digma», le grand «jarma» et le «cikama», *Journal of African History* 29, pp. 177-189.
- LE ROUVREUR Albert, 1989, *Sabéliens et sabariens du Tchad*, Paris, L'Harmattan (Bibliothèque Peiresc 6), 535 p. [réédition attendue et augmentée d'une préface de Joseph Tubiana, d'un avertissement de l'auteur et de trois index : noms propres, termes vernaculaires et notions]
- MARLIAC Alain, 1988a, *L'âge du fer au Cameroun septentrional : rapport préliminaire sur le site de Goray au Diamaré*, ORSTOM-LATAH/MESRES, 155 p.
- , 1988b, *L'âge du fer au Cameroun septentrional : rapport préliminaire sur le site de Mongosst dans la plaine du Logone*, ORSTOM-LATAH/MESRES, 102 p., 150 p. environ de figures et photos h.t.
- MESRES/ORSTOM, 1987, *Bibliographie des travaux de l'ORSTOM au Cameroun, 1947-1984*, Paris, Ed. de l'ORSTOM, 228 p.
- MOHAMMADOU Eldridge, 1988, *Les lamidats du Diamaré et du Mayo-Louti au XIX^e siècle (Nord-Cameroun)*, Tokyo, Institute for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa (African Languages and Ethnography 22) [Les Traditions historiques des Foulbé de l'Adamawa, vol. 6], 324 p.
- OUMATE OUMAR (éd.), *Contact (Bulletin périodique d'informations du Centre National de Formation Zootechnique et vétérinaire de Maroua)*, Maroua [dernier numéro reçu, 1988/3 (5^eme année); comprend les rubriques suivantes : articles originaux, extraits-analyses, informations]
- ROBERTS Allen F., 1988, A note on the precolonial iron currency of the Laka of Southwestern Chad, *Journal des Africanistes* 58(1), pp. 99-105 [paru en avril 1989]
- ROWLANDS Michæl & Jean-Pierre WARNIER, 1988, Sorcery, power and the modern state in Cameroon, *Man*, pp. 118-132.
- RUELLAND Suzanne, 1988, Des chants pour les dieux. Analyse d'un vocabulaire codé (Tupüri, Tchad), *Journal des Africanistes* 57, 1 et 2 («Les voix de la parole»), pp. 225-239.

SEIDENSTICKER W. et Gizachew ADAM, 1986, *A Bibliographical Guide to Borno Studies* [Guide bibliographique des études sur le Bornou], Maiduguri, Université de Maiduguri, 205 p.

[cet ouvrage contient les travaux publiés ou non publiés compris entre 1821 et 1983. Les auteurs-compilateurs comptent faire un second volume comprenant tous les ouvrages écrits entre 1983 et 1988 : merci de transmettre tout ce qui est en votre connaissance à :

Dr. W. Seidenstücker et G. Seidenstücker-Brikay
Faculty of Arts, University of Maiduguri
PMB 1069 Maiduguri, NIGERIA]

TUBIANA Marie-José, 1988, Bouche, voix, langage : la parole chez les Beri (Tchad), *Journal des Africanistes* 57, 1 et 2 ("Les voix de la parole"), pp. 241-253.

WATTS M., 1988, Coping with the market : uncertainty and food security among Hausa peasants, *Coping with Uncertainty in Food Supply* (GARINE, I. de, et G.A. HARRISON eds), pp. 260-289.

Signalons la parution d'une nouvelle revue, SAHARA dont le n° 1 est paru en 1988, éditée par Pyramids - Seconda Strada 2, San Felice - 20090 Segrate (Milano) - ITALIE.

Rédacteur en chef : A. Muzzolini, 7 rue J. de Ressaüguier, 31000 Toulouse (France).

NOTE A L'INTENTION DES AUTEURS

Chaque article destiné au bulletin de liaison «Méga-Tchad» comportera :

- titre
- prénom, nom et adresse de l'auteur
- texte de 4 pages dactylographiées maximum
- pas de notes ni de références bibliographiques hors texte
- pas de photos mais dessins, croquis ou cartes souhaités (format maximum 15 cm x 24 cm)
- les textes seront rédigés en français ou en anglais.

Dans la mesure du possible, merci de faire la saisie sur MacIntosh ou compatible PC; dans ce cas, transmettre une copie sur disquette, en gardant bien entendu l'enregistrement original.

Rubriques pour lesquelles vous pouvez nous envoyer un texte à publier dans le présent bulletin (liste indicative non restrictive) :

- nouvelles des individus et des institutions (missions prévues sur le terrain, progrès de la recherche, etc.)
- nouvelles publications
- appels à collaboration
- changements d'adresse
- nouveaux correspondants
- notes de lecture, comptes rendus
- annonces de réunions, conférences, colloques.

Sommaire

ANNONCES	3
Séminaire "Datation et chronologie dans le bassin du lac Tchad", sept. 89 (3) - Films sur les Toubou, oct. 89 (5) - Conférence in Honour of Pr. Thurstan Shaw, nov. 89 (5) - Les archives musicales au Tchad (6)	
LES LÉGUMINEUSES ALIMENTAIRES DU CAMEROUN	7
par Rémy Pasquet	
A LA PECHE AUX FILMS COLONIAUX	11
par Evelyne Desbois	
PRÉLIMINAIRES À UNE ANALYSE BIOLOGIQUE DU PEUPLEMENT DU BASSIN TCHADIEN	13
par Alain Froment	
RÉSUMÉS DE COMMUNICATION (4^e Colloque MégaTchad, 14-16 sept. 1988)	16
LA FORGE	16
J. Pahai (16) - Ch. Seignobos (16) - J. Rivallain (17) - Tchago Bouimon (18) - W.E.A. Van Beek (19) - A.C. Edwards (19) - Ch. Seignobos (20) - C. Baroin (21)	
LES RELATIONS HOMMES-FEMMES	22
U. Baumgardt (22) - M. Bovin (23) - Abdoulaye O.M. (23) - F. Dumas-Champion (24) - Z. Frajzyngier (25) - J. Eboeimé (26) - H. Jungraithmayr (27) - P. Chike Dike (27) - J.F. Vincent (28)	
HISTOIRE ÉCONOMIQUE	29
D. Lange (29) - R. Blench (30) - J. Boutrais (30) - S. MacEachern (32) - C. Jouaux (32) - P. Gubry (33) - M. Roupsard (34) - Ch Seignobos (34)	
COMPTES RENDUS D'OUVRAGES	36
M.Ch. Aquarone, 1988, Les frontières du refus (36) - D. Lange, 1987, A Sudanic Chronicle... (36) - B. Thébaud, Elevage et développement au Niger...(36)	
DONNÉES BIBLIOGRAPHIQUES	38